

**Texte écrit par Jean-Louis Pradel et paru dans le catalogue
de la galerie « Le Soleil dans la tête » en 1977**

Un homme sans histoire . Une peinture sans histoire . Jean Couy est la discrétion même . Jaloux de sa liberté , de son indépendance , il préféra faire le professeur de « dessin » , comme on disait alors , à Rennes puis au lycée de Sceaux , plutôt que de faire le peintre . Pendant les bombardements la dernière guerre , en Bretagne , plutôt que de se réfugier dans la cave ou quelques autres abris précaires où l'on risquait d'étouffer lentement sous les décombres de l'immeuble , il restait , avec sa femme , dans son appartement trouvant un dérivatif à sa trouille dans la confection minutieuse et patiente de maquettes de navires . C'est là une belle image : la peinture est toujours une duperie , mais personne , et surtout pas le peintre , n'en est dupe . Ce « passe-temps » est une façon de vivre au milieu des bombardements , du bourrage de crâne et de cette aliénation généralisée qui confisque jusqu'à l'imaginaire .

Jean Couy a eu ces quelques dons nécessaires qui permettent de peindre : une compagne , un coin d'isolement , quelques précieuses amitiés (André Salmon , Bissières) , la mémoire de beaux livres d'images et les retours sur soi que permettent de loin en loin , par exemple , la maladie . Par on ne sait quel hasard , notre homme préféra à la pêche à la ligne ou au jardinage , la peinture . C'est là le seul « accident » qui permette que l'on parle de cette vie heureuse « toute simple » : une peinture faite de pêche et de jardinage . Il y a des pêcheurs de lune , des jardiniers du souvenir . Il leur faut de dérisoires petits bouts de toile pour dire la mémoire et l'oubli . Il leur faut des couleurs , (les terres sont nombreuses sur la palette de Jean Couy) et des lignes qui vont chercher de bien surprenantes figures . Ces traces qu'avec obstination le peintre dépose , jour après jour , dessinent (décident) de bizarres paysages . La toile qui fit son entrée en peinture comme support commode des décors de bonimenteurs et de marionnettistes , a toujours gardé quelque chose de son « théâtre » originel , aussi ne faut-il pas s'étonner avec un « sourcier » tel que Jean Couy , de retrouver , dans ses toiles , la saveur d'un décor de théâtre .

Tout est ici ordonnance , mise en place , dispositif scénique en attente . Quelle attente ! Cette peinture levée du plus profond de lui-même , Jean Couy lui donne une figure archéologique si ce n'est géologique . Le plan de la toile , son tranchant pourrions-nous dire , lui sert à opérer des coupes dans la mémoire du sol . C'est par élévation qu'il permet à ce monde engourdi dans la mémoire des temps de redevenir spectacle : silencieux et grave son dispositif fait souvent songer à des damiers sur lesquels la méditation engage la longue partie de la vie et de la mort . Tout à sa « discrétion » , le joueur , le peintre (le maquettiste , le jardinier , le pêcheur à la ligne , etc ...) ne s'offre aucune de ces « distractions » pourtant tellement à la mode , brillantes et savantes . Continuons notre jeu d'identification : Jean Couy serait un « paysagiste du sous-sol » , non pas de ceux qui installent à grand frais des « sons et lumières » dans les avens des causses et des garrigues , mais plutôt de ceux qui choisissent de cultiver un jardin secret sous les dalles des conventions .

Cette exposition , au retour du printemps , vient avec ses teintes d'automne , nous rappeler au passé . Ce retard d'une ou deux saisons est bien la moindre entorse à l'ordre du temps que peut faire un peintre qui ne s'est jamais résolu à l'ordre des choses . Il y a belle lurette que la « belle » formule , « la Nature est le modèle de la Peinture » , ne met plus les peintres au garde-à-vous ! Aussi rien n'est moins naturel que ces paysages de Jean Couy où les frondaisons ne sont que des silhouettes .

A la rigueur , s'il faut parler ici de représentation (ne sommes-nous pas en plein théâtre) , c'est bien de celle qui prend pour modèle la nature déjà la plus représentée , non seulement celle des toiles de décor , mais surtout celle qui , au pire des pires violences , des plus gigantesques terrassements , substitue , pour le plus grand plaisir des princes et l'aveuglement de leurs sujets , le jardin « à la française » au spectacle décidément chaotique d'une nature laissée à elle-même . Aussi le plaisir du peintre , celui de peindre , agit-il , ici , au détriment de cette censure , de ce spectacle « grandiose » d'un refoulement . S'il s'agit ici de théâtre c'est pour mieux nous en dévoiler la machinerie : même cette « cuisine » qui n'a plus de secret pour un tel praticien, un tel routier de l'enseignement artistique , un tel virtuose de toutes les techniques (en particulier le burin , cette si « périlleuse » école) est ici comme gommée à plaisir , reniée par sincérité : chacun des gestes veut inscrire une trace sans fard , à cette limite délicieuse de l'inachèvement possible . S'il s'agit de jeu , de partie , ce sera toujours cartes sur table . S'il s'agit de magie , ce ne sera pas celle qui trompe le spectateur , mais celle qui , inlassablement , à chaque retour de la « bonne » saison , permettra la moisson : la « magie » du laboureur .

Cette peinture à n'en plus finir , cette peinture de fin de saison , de fin de partie , cette peinture aux finesses lâchées comme à regret , qui préfère la nostalgie et ses grâces monotones au claironnant tintamarre des futurologues , est une peinture de sagesse qui ne cesse d'entreprendre sa propre archéologie . Jean Couy se remet inlassablement à l'ouvrage sur une toile toujours semblable , jamais tout à fait la même . Cette toile est une trame qui ne servirait , peut-être , qu'à décoder la peinture elle-même , au delà des apparences de paysage géologique : derrière ce décor sa quête est celle de l'innommable peinture . Lieux impérieux du désir , lieux à jamais perdus , ces jardins savent avoir de tendres rigueurs aux jeux de l'imaginaire : au-dessus de la terre des morts , propice à toutes les germinations ces jardins « à la française » ménagent aux enfants et aux autres , quand ils leur ressemblent , des ombrages discrets , des asiles secrets , accueillants aux « jeux interdits » . Qu'enfance retrouvée hors des allées cavalières .

Jean-Louis Pradel
Nîmes , Avril 1977